

LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DES ARÈNES DE BÉZIERS : *Les Hérétiques*, opéra en 3 actes de M. A.-Ferdinand Herold, musique de M. Charles Levadé.

Avant d'analyser, le plus brièvement possible, le livret de M. A.-Ferdinand Herold, il n'est pas inutile de préciser que celui-ci s'est affranchi de tout souci historique. Ses hérétiques ne sont même pas des Albigeois : ce sont des socialistes avant la lettre proclamant le droit au bonheur sur cette terre à la face de l'Église qui le leur promet dans une vie future. Or on sait assez que l'hérésie cathare fut essentiellement une protestation contre le relâchement des mœurs des gens d'Église. Inutile d'insister sur ce point et de reprocher son insouciance de l'histoire à M. A.-Ferdinand Herold, qui n'a pas voulu alourdir son drame de discussions théologiques.

Ce drame s'ouvre dans la joie. Sous les remparts de Béziers, le peuple, dont Aubry est le porte-paroles, fait des préparatifs de fête, dresse des mâts, enguirlande les maisons. L'abbesse Almelys paraît et crie malédiction au peuple qui par la voix d'Aubry répond :

Non, notre route n'est point sombre
Et, sans que rien puisse nous désunir,
Nous marchons librement vers le libre avenir.

Le sujet du drame est ainsi nettement posé dès le début. Qui l'emportera, du peuple qui crie sa foi en la vie et la liberté, ou de l'Église qui veut l'assujettir et lui imposer pénitence ?

Nous allons maintenant connaître les protagonistes en l'âme desquels se livrera le douloureux débat entre le dogme et la liberté. Voici Bellissende, sœur de l'abbesse Almelys et femme du vicomte Roger de Béziers. Déchirée entre son amour conjugal et son devoir religieux, elle se laisse d'abord persuader par Almelys, et quand Roger, suivi du peuple qui l'acclame, vient la convier à la fête, elle lui reproche l'inconvenance de sa joie. Roger ne sait répondre que par des mots d'amour qui font fuir Bellissende.

Soudain on entend des clameurs, et sur un rythme preste et sautant, une troupe de jongleurs et de danseuses nomades, conduites par leur chef Lychas, fait irruption dans la foule. Parmi eux Roger remarque une femme d'une étrange beauté. Il lui demande son nom :

Daphné, le nom de celle
Qu'aima le berger Apollon.

Dès l'apparition de Daphné, on sent qu'elle incarnera dans le drame le principe païen, opposé au principe catholique que représente Almelys. C'est la bonne sirène qui dit à Roger :

Tu connaîtras mes chants et je te guérirai.

Le peuple s'ébranle déjà en rondes joyeuses lorsque paraît le Légat

qui somme Roger de se mortifier et d'abjurer son erreur. Celui-ci, emporté par la liesse du peuple, refuse de s'incliner devant l'autorité romaine. Le Légat s'éloigne, la menace à la bouche. Le peuple reprend ses farandoles et l'acte se termine sur le tableau sonore et grouillant de la foule qui danse et chante et proclame l'aube du bonheur futur.

Le second acte débute par un court dialogue entre le Légat et Simon de Montfort qui, violent et sanglant, promet de lancer ses hordes contre la ville hérétique. Mais voici venir, enlacés, Roger et Daphné. Bellissende surprend les amants. Outragée, elle s'indigne et crie à l'infamie. Malgré tout, elle aime Roger, elle veut le sauver, mais celui-ci s'obstine dans sa révolte et son nouvel amour. Daphné l'encourage et appelle les jongleurs et le peuple. Ici se place un fort beau ballet. Le Légat arrive au milieu des réjouissances qu'il réproouve et annonce que Béziers est désormais livré par lui au bras séculier.

Le troisième acte est tout d'action. Des hommes d'armes sont postés aux remparts. Ils annoncent la bataille, qui se déroule au loin. Roger, en harnais de guerre, et Daphné qui l'envoie au combat, sont en scène. Et voici accourir Bellissende qui se jette aux pieds de Roger en implorant son pardon :

J'étais infâme.

Oui, je te conseillais d'être lâche, de fuir,
C'était vil, c'était te trahir.

Daphné supplie Roger de pardonner et de reprendre celle qu'il a toujours véritablement aimée :

Prends-la ! Tu l'as toujours aimée. Tu la cherchais en moi.

Soudain une porte de la ville s'effondre sous les coups des assaillants. Simon de Montfort se précipite à la tête de ses hommes et blesse mortellement Roger.

Et tandis que Roger râle, Bellissende saisit un poignard et se frappe. Le drame s'achève, le soir paisible descend des cieux. Sur la scène, le décor du vieux Béziers s'embrase, tandis que des nuages rouges planent sur la ville réelle. Daphné s'agenouille devant les cadavres de Roger et de Bellissende, martyrs d'une cause juste.

Tel est ce livret, qui fut injustement critiqué par quelques-uns, malgré le triomphe dont fut récompensé M. Herold. Je ne m'attarderai pas à réfuter les détracteurs.

La simple analyse de la pièce prouve que l'auteur eut peut-être tort de ne pas accentuer suffisamment ses personnages. Leurs revirements sont inattendus et leurs actions inexplicables. Mais le drame de plein air ne répugne pas à ces situations brusques, et si j'avais à faire un reproche à M. Herold, ce serait au contraire de s'être trop attardé aux préparations dans le premier acte.

Le compositeur, M. Charles Levadé, a profité habilement du thème fourni par le librettiste. On a un peu trop répété que la principale qualité de M. Levadé était le charme, et l'on n'a pas assez reconnu qu'il se méfiait lui-même de ce charme. S'il a écrit le duo de Roger et de Daphné, d'une si alanguissante volupté, il a trouvé les accents larges et graves de l'Invocation à Vénus, et il s'est haussé aux sommets dans la lamentation orchestrale de la fin du drame. Certes, on peut s'apercevoir ici et là de fugitives réminiscences. Je suis étonné d'en trouver si peu dans une œuvre qui fut écrite avec une rapidité et une facilité étonnantes. M. Levadé n'est pas un innovateur en musique; mais il est d'une prodigieuse abondance. Dans le premier acte le chœur: « *Parons de fleurs paisibles* », est d'un gracieux effet. L'allegretto des baladins est un des meilleurs morceaux de la partition et le chœur final: « *Un souffle a rajeuni la terre* » est charmant. Cependant il faut reconnaître que ce premier acte gagnerait à être allégé de quelques dialogues où M. Levadé n'a guère trouvé sujet à interprétation musicale.

Dans le second acte M. Levadé, en traitant le caractère de Daphné, s'est souvenu qu'il était élève de M. Massenet. Impossible d'exprimer avec plus de suavité langoureuse le charme de la femme, le désir et le regret de l'étreinte et des lèvres de celle qui passe et ne reviendra plus. Et pourtant le compositeur a résisté ici à la tentation de nous séduire trop facilement. Le tremblement léger des harpes s'est vite éteint, l'angoisse aiguë des violons s'est tue trop tôt. Je voudrais que M. Levadé développât tout ce passage dans une suite d'orchestre.

Au même acte il faut noter avec admiration le moderato: « *Vénus! ô volupté des hommes et des dieux!* » qui est d'une puissante envergure avec de beaux effets de harpes. Le dialogue: « *Ta parole est consolante* », est d'une exquise et intime tendresse. Le ballet a remporté tous les suffrages, et certains morceaux en deviendront populaires. Mais j'aime mieux louer chez M. Levadé une musique moins brillante et pour lui moins facile.

Dans le dernier acte, le rôle de l'orchestre s'élargit. On n'a pas assez remarqué l'ampleur magnifique, l'immense désolation des derniers accords. M. Levadé pourrait avec profit développer toute cette partie orchestrale. Notons le très beau trio de Roger, de Bellissende et de Daphné et le dernier chœur, d'une haute et triste noblesse.

La liste des interprètes comprenait les noms de MM. Duc, Dufranne, Vallier, Valette, Billot, et de MM^{es} Strasy, Charles Mazarin et Charbonnel. En dehors des grandes scènes d'Europe, il eût été impossible de réunir une interprétation plus homogène. Ce n'est pas pour me débarrasser facilement de ma tâche de critique que je dis que tous et toutes furent parfaits. Je distinguerai cependant M. Jean Valette, le Lychas du drame, qui non seulement chanta, mais joua

merveilleusement son rôle, et M^{me} Charles Mazarin, qui se révéla, dans le rôle de Daphné, une des grandes cantatrices du moment. Qualité rare, ces deux artistes ont une élocution parfaite. A remarquer également M^{me} Charbonnel, un peu sacrifiée dans le rôle d'Almelys.

L'orchestre était composé d'éléments fort disparates, de civils et de militaires, du pire et du meilleur. Avec une inlassable patience, une souriante opiniâtreté, M. Nussy-Verdié finit par en composer un tout homogène. C'est en grande partie à lui, dont tout dépendait, que les *Hérétiques* doivent leur succès.

Rendons grâce à M. Castelbon de Beauxhostes de nous avoir donné un si noble spectacle. C'est déjà beau de risquer chaque année une fortune sur la réussite toujours problématique d'une œuvre originale. C'est encore plus beau de s'y consacrer entièrement. Sans M. de Castelbon, rien ne se fait et rien ne se ferait. Il a le don de susciter les enthousiasmes, d'attirer les dévouements, d'apaiser les susceptibilités. Et c'est grâce à ce grand citoyen que Béziers s'illustre de son actuel renom.

STUART MERRILL.

ART MODERNE

J.-J. Henner. — Deux compositions décoratives d'A. Willette. — Sander Pierron : *Portraits d'Artistes*, Bruxelles, Havermans. — Camille Lemonnier : *Henri de Braekeleer*, Bruxelles, Librairie d'Art et d'Histoire. — Memento.

J.-J. Henner fut l'un des plus beaux peintres du XIX^e siècle.

Il était, à vrai dire, depuis très longtemps devenu comme étranger à ses contemporains. Depuis très longtemps l'auteur de si nombreux portraits exacts et puissants et de tant et tant de beaux nus vaporeusement lumineux s'entêtait, avec une certitude qui ne se démentait point et ne se renouvelait plus, à augmenter son œuvre plutôt qu'à l'agrandir. De Holbein à Prudhon — quelques-uns disent même : Corrège — il avait fait un long chemin ; il se reposait dans une satisfaction magistrale, majestueusement incurieuse et de toute recherche personnelle, et des recherches de ses pairs, et des inquiétudes de la jeunesse, de cette universelle agitation, enfin, qui est la vie passionnante. Elle ne le passionnait point. Elle ne l'occupait même pas. Il était fatal qu'à ce désintéressement égoïste du vieil artiste enfermé dans sa retraite dorée, après formule trouvée et fortune faite, correspondît l'indifférence de ceux qui douloureusement s'efforcent encore et surtout de ceux-là qui, même après avoir trouvé, cherchent et chercheront toujours...

Gardons-nous pourtant de l'injustice qui nous tente, et que le geste de la mort réveille notre gratitude. — Le développement du talent relève de lois que nous ne connaissons guère, pour tant qu'il y